

Nous vivions en Algérie, nous fermions les volets.

Mon père est mort à l'hôpital Corentin-Celton, dans le département des oubliés. Une première fois il était tombé. Hospitalisation à Pompidou, transfert à Corentin-Celton. Le nom pour moi pas encore d'un mouvoir, d'une station de métro, nom familial, nom que je connaissais bien avant d'y aller, de devoir y aller, à cause de Corentin peut-être, prénom romanesque, à la fois Bretagne, campagne et siècle passé. Un prénom à la Dickens. On était en avril. Mais quelque chose, encore, de désaccordé.

Mon père, Louis, dit Loulou, avait presque atteint les 94 ans. Je pense aux musiques qu'il aimait. On ne mettra pas de musique aux obsèques. L'air des clochettes de *Lakmé* chanté par Lily Pons en 1935 (il avait vingt-cinq ans), Piaf, *Cavalleria rusticana*, le grand Caruso... Mon père aimait l'opéra, l'opérette, le chant. Du corps dans la musique. Verdi. Quelque chose d'une Italie à la fois inconnue et perdue. Mon père et sa mère Anna étaient nés en Algérie, mais le reste de la famille Comolli aura été exilé deux fois.

D'Italie en Algérie, d'Algérie en France. Moi, ce que je me disais : une fois l'Algérie quittée, comment ne sommes-nous pas repartis vers l'Italie plutôt que la France ? La France était détestée et d'ailleurs, étions-nous bien français ? Avant 1914, aucun membre de la famille Comolli n'avait de papiers français. Pas plus qu'italiens, d'ailleurs. Les papiers ne se portaient pas. Être français ou italien, quelle affaire ? Pendant longtemps les ouvriers arabes non plus n'avaient pas de papiers. Et sans que nous le sachions, nous étions encore dans le temps et l'espace d'un tout autre rayonnement, cette Autriche-Hongrie qu'avaient abêtié les nazis, celle de Joseph Roth dans *La Marche de Radetzky*, celle où les sujets de l'empereur François-Joseph 1<sup>er</sup> circulaient de Serbie en Hongrie ou de Salzbourg à Prague sans montrer de passeport. Quand l'Autriche-Hongrie et l'Italie entrent en guerre en 1915, mon grand-père Florentin est mobilisé dans l'armée italienne. Il avait oublié sa patrie. Elle ne l'avait pas oublié. Il en avait donc une. On l'envoya sur le front de l'Isonzo, on ne sait comment il survécut aux douze batailles successives qui firent près de cinq cent mille morts entre 1915 et 1918, Italiens et Autrichiens confondus. Au pays des crêtes, des gorges, des torrents, des tourments, *Su tutte le vette è pace...* sur tous les sommets la paix des cimetières. Tel est le beau titre donné par Angela Ricci Lucchi et Yervant Gianikian à l'un de leurs derniers films, succession, si je me souviens bien, de travellings dans les cimetières qui émaillent ces montagnes de Vierges et de Pleureuses brillantes en pierre blanche, la paix revenue. Pour attendre Florentin, Anna, sa femme, et Louis, son fils, mon père, ont trouvé refuge auprès de la famille du père de Florentin, Luigi, à Brenno Useria, village de montagne entre Varese et Côme, à quelques kilomètres de la fron-

tière suisse. Dans le récit de mon père qui n'avait pas cinq ans : la neige, le froid. Un plat de polenta blanche brûlante au centre duquel en vertu des restrictions de guerre, cette tante inconnue vidait le contenu d'une boîte de sardines, plaçait un hareng, à chaque convive de mouiller sa polenta d'un peu d'huile et de quelques miettes de poisson.

*Aujourd'hui, 15 août 2015, notre ici est Paris, notre ailleurs, l'Algérie. Nous vivons fenêtres ouvertes sur un jardin cerné d'immeubles. Marianne a tout oublié, sinon Stora, en Algérie, son village natal. Elle ne demande jamais : Où suis-je née ? Mais elle demande : Où est-ce que je suis ? La réponse est : Chez toi, mais elle n'y croit pas. Comment savoir d'ailleurs ce qu'elle croit et ce qu'elle ne croit pas ? Il n'y a plus de doute quant à l'écart qui se creuse de jour en jour entre ce qu'elle croit et ce que je crois, par exemple, entre ce qu'elle croit elle-même à l'instant et ce qu'elle a cru hier, ce qu'elle croira demain, ou dans une minute, et je ressens comme une violence insidieuse la suite illogique de ces désajustements, qui me plonge dans un temps sans temps, sans repères, sans dates, sans aucune fixité, temps sans mémoire qu'il faut vivre pourtant.*

Florentin revient en Algérie en 1918, avec femme et fils. Il reprend sa place dans l'entreprise familiale, passée de trois à dix ouvriers et dirigée à Djidjelli (Jijel) puis à Bougie (Béjaïa), en Petite Kabylie, par son père Luigi, ancien maçon. Partout, construire. Les écoles et les hôpitaux, les préfectures et les abattoirs, les gares, les routes, les ponts. Les Algériens, eux, avaient leurs langues, la langue arabe parlée et la langue écrite, et puis l'amazigh, que Florentin et mon père, son fils, entendaient à Bougie mais ne parlaient pas, alors qu'ils parlaient l'arabe dialectal. La famille de

mon père était passée d'une langue à l'autre, de l'italien à l'arabe et au français, avant d'oublier la deuxième, l'arabe.

J'écoutais le Teppaz familial, Brassens à la longue s'est imposé devant Piaf et Brel qu'aimait l'une mon père, l'autre ma mère. Il y avait aussi Trenet. Avec ce peu de jazz qui l'accompagnait. À Philippeville, personne ne savait rien du jazz, de ses musiciens, de ses époques, et c'était à coup sûr un miracle d'avoir trouvé chez le marchand de disques de la rue Clemenceau (on ne disait pas « disquaire »), en montant à gauche à partir de la place Marqué vers l'église, quelques albums de la collection « Jazz pour tous » que j'étais bien le seul à voir en vitrine, à acheter, à voler. La rue Clemenceau abritait sous ses arcades, dont l'épaisseur et la lourdeur n'avaient rien d'italien, à peu près toutes les boutiques de la ville, entre autres, côté gauche en montant depuis la place Marqué, le pâtissier Schindler, dont le père, alsacien, était venu en Algérie avec femme et enfants après que l'Allemagne obtint l'Alsace et la Lorraine en prix de ses victoires sur les troupes lamentables de Napoléon III et celles non moins désolantes du gouvernement de la Défense nationale en 1870, ou encore le marchand de beignets arabes, côté droit en montant, au coin de la rue que nous appelions rue du Tribunal et dans laquelle mon père avait son cabinet, ces *fairs*, ronds de pâte molle et blanche jetés dans l'huile bouillante et qui en ressortaient gonflés de bulles et de brûlures. Et comme c'est cette rue Clemenceau qui menait au lycée, c'est celle que j'ai le plus de fois descendue et remontée de toute ma vie : elle était en pente, comme la ville entière, bâtie sur les deux rives d'un oued qu'on avait comblé. D'où vint ce goût pour le jazz, quelle poudre magique le fit lever ? Il arrive que les débuts restent obscurs. Est-ce, après la guerre et la décou-

verte de la puissance de l'Amérique, une toute neuve américanomanie qui nous secouait en cadence dans les années cinquante et soixante? Ou bien, plus secrètement, l'invisible lien entre les Algériens colonisés, mes voisins, et les Noirs américains, eux-mêmes transportés, déportés, exclus de leur propre monde? Elle est indémontrable, mais je crois à la collusion des bannis. J'appartenais à la catégorie des colons, si l'on entend par là les enfants des divers peuples qui ont occupé l'Algérie après sa conquête sanglante par les armées françaises, mais je me tenais pour plus proche des colonisés que des colonisateurs. Pourquoi? Comme je ne posai la question à personne, personne ne me donna la réponse. Plus qu'une vérité, c'était un désir. Qu'est-ce que j'aurais bien pu désigner comme « chez moi » puisque j'étais chez les autres et qu'à chaque instant la rue, le soleil, la langue, les passants et ces femmes voilées de noir me le rappelaient? Il y a des soudures souterraines entre les vainqueurs et les vaincus. Qu'est-ce qui opposait le paysan autrichien et le journalier italien qui se battirent au dernier sang? Ils avaient le même oppresseur, ils étaient dans les mêmes souffrances, ils maudissaient le même malheur. Pacifistes et communistes ne disaient rien d'autre avant l'éclatement de la Première Guerre mondiale. Prolétaires français et allemands n'avaient de guerre à faire qu'à leurs exploiters, comparables d'un côté et de l'autre du Rhin ou des Alpes. Mon autre grand-père, père de ma mère, Ferdinand, courant entre les obus à Verdun et l'artilleur rhénan qui lui tirait dessus, qu'avaient-ils d'ennemis? À la sortie de la guerre, le premier devint communiste. L'autre, plus tard, peut-être nazi? Les fils, dit à peu près Pier Paolo Pasolini, les fils sont coupables des crimes de leurs pères. On ne remonte le temps que pour constater l'ampleur des dégâts.

Dans la famille de Ferdinand, personne ne parlait l'arabe. Ses cousins tous venus de Picardie en apprirent quelques mots quand ils durent diriger un nombreux personnel d'ouvriers agricoles indigènes à Misserghin, près d'Oran, où ils s'installèrent comme colons, plantèrent des vergers et vendangèrent la vigne. Mon grand-père Ferdinand ne baragouinait que quelques mots d'arabe, signe tout de même d'un certain effort doublé d'un certain refus.

Sans le savoir, j'héritais de cette ignorance de la langue arabe. On hérite d'abord de ce qu'on ne sait pas, reste à se battre contre toute une lignée pour hériter de ce qu'on connaît. La langue française est mon pays natal. Cela se passait en Algérie, ma langue était le français et je crois toujours n'être français que par la grâce de la langue. Ma grand-mère Anna répétait volontiers : Français un jour, Français toujours. Je ne comprenais pas très bien ce qu'elle voulait me dire par là : la question pour moi ne se posait pas d'être ou non français, chose décidée d'avant ma naissance avec toute l'allure d'un destin. Quant à son mari, grand-père Florentin, il savait le français en plus de l'italien mais aussi l'arabe dialectal qu'il parlait avec ses ouvriers comme avait appris à le faire Luigi, son père, devenu chef d'entreprise après avoir été chef de chantier. Et dans la suite des âges et de la colonie, mon père, Louis, avait suivi les cours d'arabe littéraire au lycée, où on l'enseignait encore. L'italien s'était perdu. Nulle arrogance chez ces Italiens qui avaient appris la pauvreté chez eux et découvraient l'aisance à Bougie – quelle est la ville la plus lumineuse ? demandait-on en guise de devinette aux enfants que nous étions. Dans la génération suivante, c'est-à-dire ma sœur Annie et moi – elle allait au collège de filles, moi au lycée de garçons –, l'arabe n'était plus enseigné, et seul dans la famille capable

de le parler, mon père menait dans cette langue une partie de ses consultations, ce qui lui valut une excellente réputation dans sa clientèle arabophone, et ne lui porta pas tort, enfin, pas trop, dans sa clientèle francophone.

Impressionné par le confort, à l'époque extraordinaire qu'il avait découvert en prenant part en 1945 avec les tirailleurs algériens à la percée des troupes françaises en Allemagne, entrant progressivement dans les villes rhénanes désertées par leurs habitants, et bluffé par cette prospérité à ce point répandue dans toutes les maisons visitées et pillées, mon père avait choisi de me faire étudier l'allemand en première langue vivante, malgré le nazisme, malgré la défaite allemande. De l'arabe, il ne fut plus question. Le lycée Luciani l'avait rayé du tableau des matières enseignées, tout comme le collègue Émile-Maupas, celui des filles, où d'ailleurs ne se voyaient que très peu de jeunes filles arabes ou kabyles. Résultat : nombre d'Arabes parlaient français, et nous, nous restions étrangers par la langue dans ce pays que nous disions nôtre. La colonisation française a voulu s'accomplir en niant la langue de l'autre, elle perdait par là tout ce qu'elle avait cru gagner. Comment dit-on « Algérie française » en arabe ? L'usage répété de ce couple, hurlé, avec sa musique agaçante de monotonie, me fut odieux : Al-gé-rie fran-çaise, ta-ta-ta / ta-ta. C'est que les mots de la langue jamais ne me semblèrent les mots de la tribu. Ils étaient un ailleurs pour qui n'avait pas d'ici.

À la fin des fins, quand l'OAS fut partout, mon père prit avec lui son revolver, chargé. Il n'y avait qu'une dizaine de médecins et chirurgiens à Philippeville, et seul mon père allait encore visiter, dans son Aronde, dont il était content en dépit des bosses de la carrosserie, les malades arabes chez eux, dans les mechtas. C'était assez pour le

menacer de mort, ce que quelques bonnes âmes de l'OAS ne manquèrent pas de faire, et c'est ainsi qu'il s'en fut embarquer dans le bateau pour Marseille, avec ma sœur et ma mère. Les meubles suivraient. Rendant aux familles arabes éloignées de la ville les soins qu'elles réclamaient, mon père devenait suspect. On le lui fit comprendre et, par amitié, par respect, mais oui, ce sont les mots employés par cette misérable mafia pied-noir, on lui conseilla de prendre le large. Je n'ai pas connu cette dernière année noire. J'étais à Paris, à la Cinémathèque de la rue d'Ulm, tellement loin. L'Algérie avait disparu en même temps que ma bibliothèque algéroise. Et j'en veux encore au libraire d'Alger, la maison Ferraris, que ses promesses réitérées d'en faire expédition à Paris n'ont point empêché de tout négliger, et moi de tout perdre. Nous avons connu le temps des pertes. Il n'y avait pas que les livres, il y avait tout.

*Marianne a oublié l'Algérie, Venise, Rome et Florence, à l'exception de Stora et de sa mère qui reviennent la hanter chaque nuit. Sa mère s'appelait Marie et la mère de sa mère avait ouvert dès la fin de la Première Guerre mondiale une buvette à l'entrée de la plage de Stora. Les volets étaient peints en vert, comme le parapet, élevé à la diable par un apprenti maçon, et qui était tout gondolé.*

Il y avait une grande armoire comme on en faisait à l'époque, massive, portes galbées, bois verni, reflets de miel, pleine à craquer. Elle était au pied du lit, elle prenait un pan de mur entier dans la chambre des parents, et l'après-midi, mon père au travail, ma mère à coudre à la machine dans ma chambre de jeune homme qui lui servait d'atelier, je me glissais jusqu'à l'armoire. Il y avait cette porte à